

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 41 (1961)
Heft: 4

Artikel: Rayonnement des arts et des lettres suisses?
Autor: Jotterand, Franck
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-887634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rayonnement des arts et des lettres suisses ?

par Franck Jotterand

Rédacteur en chef de la Gazette littéraire de Lausanne

A l'heure du Marché Commun, il est temps de se poser la question: notre culture est-elle « compétitive » ? Nos artistes, nos écrivains peuvent-ils rivaliser avec les Italiens, les Français, les Allemands ? Qu'avons-nous à offrir d'original à l'étranger ?

Je tourne le bouton de la radio. Un poste français annonce un concert de l'Orchestre de Chambre de Lausanne, dirigé par Victor Desarzens. Je me promène au Quartier Latin: à la devanture des disquaires, j'aperçois des pochettes ornées de la célèbre barbiche d'Ernest Ansermet. L'hiver, à Paris, nous recevons la visite de groupements musicaux de Bâle, de Winterthour, si bien que le premier produit « compétitif », dans le domaine culturel, paraît être la musique, dans les divers domaines de l'interprétation, des festivals — Montreux, Lucerne — et de la création: Arthur Honegger et Franck Martin par exemple.

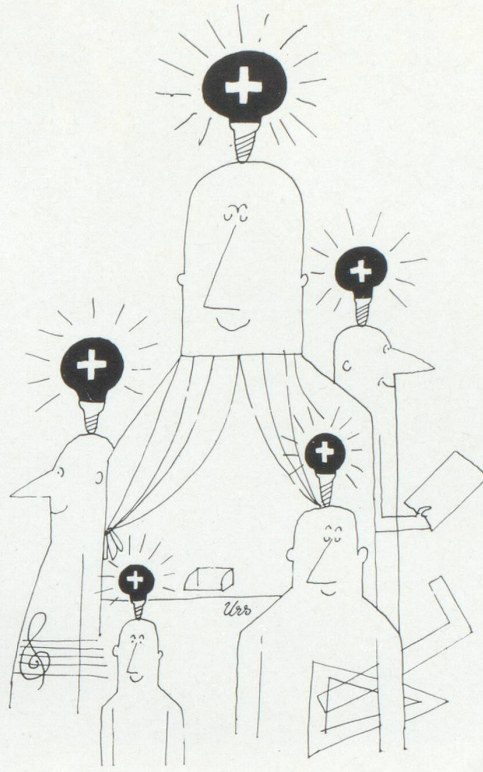
Mais on ne parle jamais de musique « suisse », pas plus que de peinture, de littérature, de poésie « suisses ». Pourquoi ? La première réponse est facile: notre fédéralisme empêche la formation d'une culture nationale, nous participons aux grandes civilisations allemande, française et italienne. La seconde réponse, nous la donnons sans plaisir: l'adjectif « suisse », en art, est péjoratif.

J'ai vu, dans une galerie parisienne, un acheteur renoncer à une toile qu'il se proposait d'acheter en apprenant que le peintre était suisse; j'ai vu un écrivain romand dissimuler ses origines, évoquer des ancêtres protestants français, et dans une salle de cinéma, à l'annonce d'un documentaire suisse, les spectateurs soupirer: « Quel ennui ! ». Chacun se souvient de la phrase d'Orson Welles sur la civilisation suisse capable tout au plus de produire le « concou-clock ». Pourquoi l'étranger nous juge-t-il ainsi ? (Je parle bien entendu des jugements de masse, mais le monde n'est pas fait que d'amateurs particulièrement éclairés.)

Parmi les réponses possibles, la première qui nous vienne à l'esprit est la primauté de l'industrie. Nous avons bâti notre réputation à l'étranger sur les qualités de nos fromages et de nos montres, de notre chocolat et de nos machines-outils, ce qui est normal, et juste, l'homme ne vivant pas que de toiles peintes et de cantates. Nous avons vanté notre tourisme, auquel nous allons emprunter le célèbre slogan: « Qui dit ski, dit Suisse » pour en étendre la signification: qui dit Suisse dit horlogerie de précision, manufactures impeccables, solidité à toute épreuve, honnêteté professionnelle, et le fait qu'un demi-million de travailleurs étrangers contribuent à notre essor économique

ne change rien à l'affaire. Or, ces qualités que l'on nous reconnaît sont des qualités de fabrication, non d'invention. Et l'art est au contraire découverte, intuition géniale, aventure. L'art est révolutionnaire, et bouleverse les notions acquises, il est « dangereux ». Il n'y a pas très longtemps, en Suisse, on refusa les crédits à la troupe du Schauspielhaus de Zurich qui était invitée à jouer La visite de la vieille dame, de Friedrich Dürrenmatt, au Festival des Nations à Paris, sous prétexte que ce spectacle donnerait « une fâcheuse idée de notre pays ». Crainte infondée, dont la lecture des critiques parisiens, un ou deux ans plus tard, quand la pièce fut jouée en français, a démontré la stupidité: personne n'a fait un rapprochement quelconque entre le lieu de l'action et une ville bernoise. Mais la décision des responsables de notre propagande montre bien que l'image d'une Suisse formaliste et solide, conventionnelle, telle que la voit l'étranger, est aussi celle que beaucoup de citoyens helvètes portent en leur cœur. Notre situation vis-à-vis du Marché Commun exige au contraire de l'imagination et la remise en question de valeurs que l'on croyait définitivement acquises. Sommes-nous armés pour affronter l'aventure ?

Oui, si nous renonçons à une vue superficielle des choses et aux mythes



fossilisés pour rétablir la vérité: la Suisse a toujours été un risque à courir.

N'était-ce pas folie de la part de trois cantons montagnards que d'affronter l'Autriche des Habsbourg, en 1291? La démocratie n'était-elle pas une idée neuve en Europe? Et le fédéralisme, pour garantir la force de l'ensemble et la liberté des partis, la tolérance entre religions, les trois langues nationales, n'étaient-ce pas chaque fois des paris aventureux? Sur le plan économique, je ne pense pas qu'il ait été plus raisonnable de prévoir qu'une industrie mondiale de la montre se développerait dans un Jura enseveli sous les neiges pendant quatre mois de l'année, et qu'une puissance industrielle pourrait naître dans un pays sans matières premières, compartimenté, fragile. Pourtant, cela s'est fait. Des gens ont couru le risque. En même temps, ils ont acquis, par nécessité, une expérience planétaire de la diplomatie et du commerce, nos besoins vitaux en débouchés économiques, et le simple souci de maintenir notre existence politique ayant exigé que nous établissions des relations avec l'Europe d'abord, puis, très tôt, avec le monde entier.

La haute conjoncture nous a fait oublier ces vérités, qui, si nous en avions été conscients, auraient permis à nos artistes de trouver une place naturelle

dans ce tableau d'une nation inventive. Quels sont en effet les noms qui ont marqué notre demi-siècle? Le Corbusier, le « fada » qui lance l'architecture et surtout l'urbanisme moderne; Blaise Cendrars, poète de la découverte; en musique Arthur Honegger; en sculpture Giacometti; en sciences, Piccard, l'homme le plus « haut » et le plus « bas » du monde; il fut un temps, avec Pauli, où le Polytechnicum de Zurich était le meilleur du monde; Zwicky, physicien d'origine zuricoise, dirige aujourd'hui l'Observatoire du Mont Palomar. Dans des domaines moins connus, de Saussure a fondé la linguistique moderne; Adolphe Appia a été, selon Copeau, à la source de la dramaturgie moderne. « Moderne », « du monde », ces termes reviennent sans cesse lorsqu'on parle de nos créateurs. Le même état d'esprit anima les « bourgeois conquérants » qui ont fondé et développé notre industrie. Pourquoi ces vertus ne seraient-elles pas enseignées dans nos écoles, au lieu de « l'esprit de résistance et de neutralité bien comprise », dont on rabâche les oreilles de nos petits Suisses?

Nous avons parlé de ce premier demi-siècle. Quelle est la situation actuelle, et comment s'annonce l'avenir?

Il s'agit de distinguer la position des deux groupements ethniques principaux. La Suisse française n'a jamais

été coupée de la France, alors que la Suisse allemande, dès la montée du nazisme, s'est sentie isolée de l'Allemagne, et a pris conscience de son autonomie. Un développement industriel intense a unifié, dans des régions étendues, non seulement la manière de vivre, mais aussi l'aspect extérieur. Artistes et écrivains ont pris conscience de leur originalité vis-à-vis de l'Allemagne, en même temps que l'afflux de réfugiés juifs ou anti-nazis donnait un essor particulier à la vie théâtrale. Énumérons rapidement, et sommairement, les conséquences de cette évolution: de riches industriels deviennent collectionneurs; les industries soutiennent les Universités; des structures théâtrales — salles, comédiens, metteurs en scène, public — sont prêts à accueillir les efforts d'un Frisch ou d'un Dürrenmatt; les écrivains s'inspirent de la langue de leur canton, y trouvent un enrichissement, ou, comme Max Frisch, se tournent vers la littérature américaine (d'où le style particulier, influencé par Hemingway, de son « Homo Faber », par exemple); les auteurs discernent dans la réalité suisse-allemande les thèmes de la société occidentale d'aujourd'hui: pouvoir des banques et de l'argent, désarroi devant les atrocités nazies, peur des « Barbares », qui peuvent être à choix les Russes, les Chinois, ou le tiers-monde,



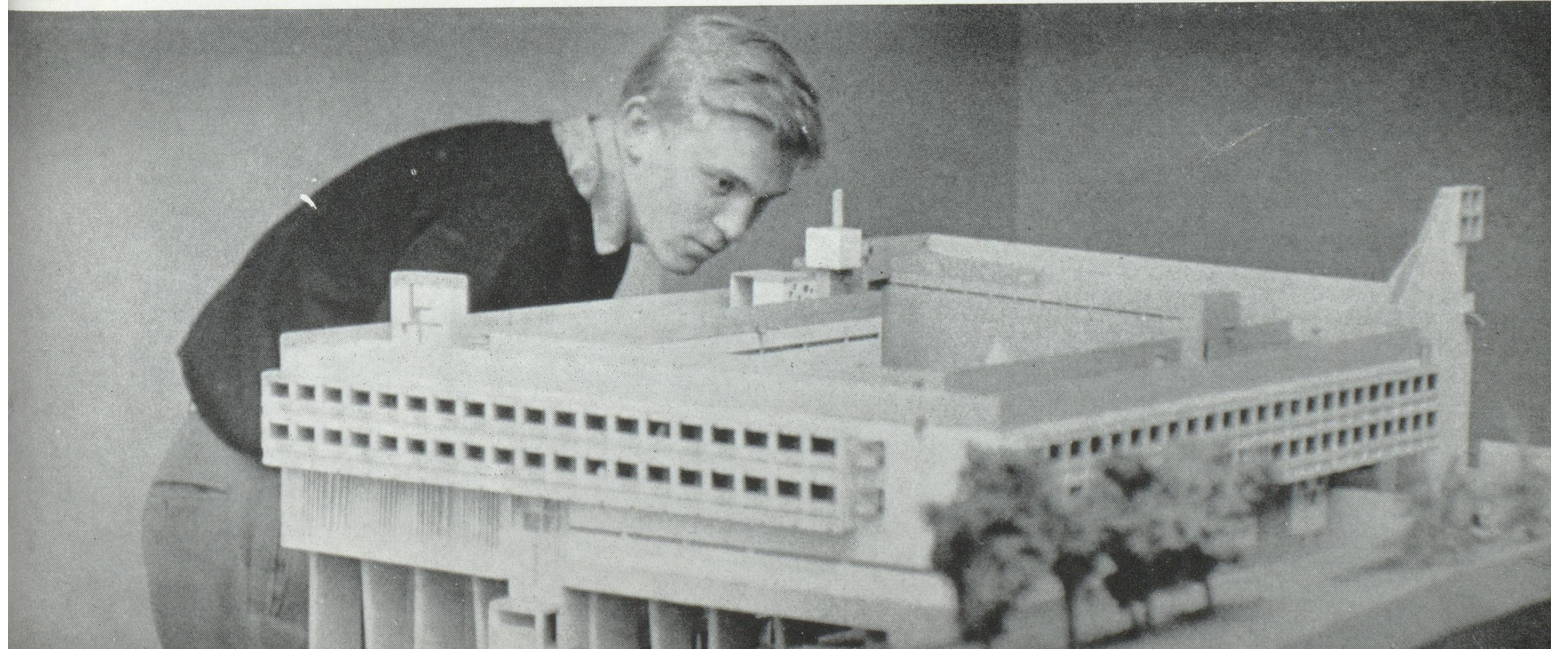
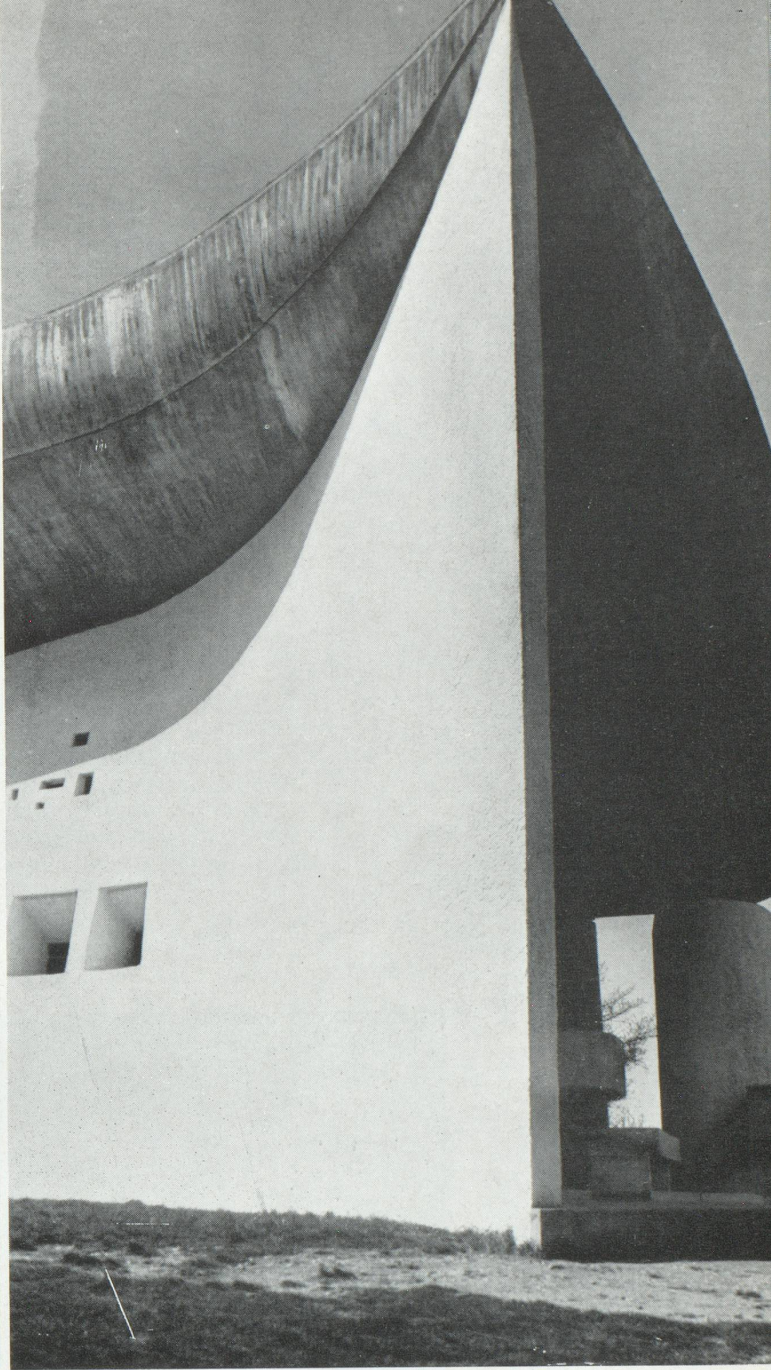
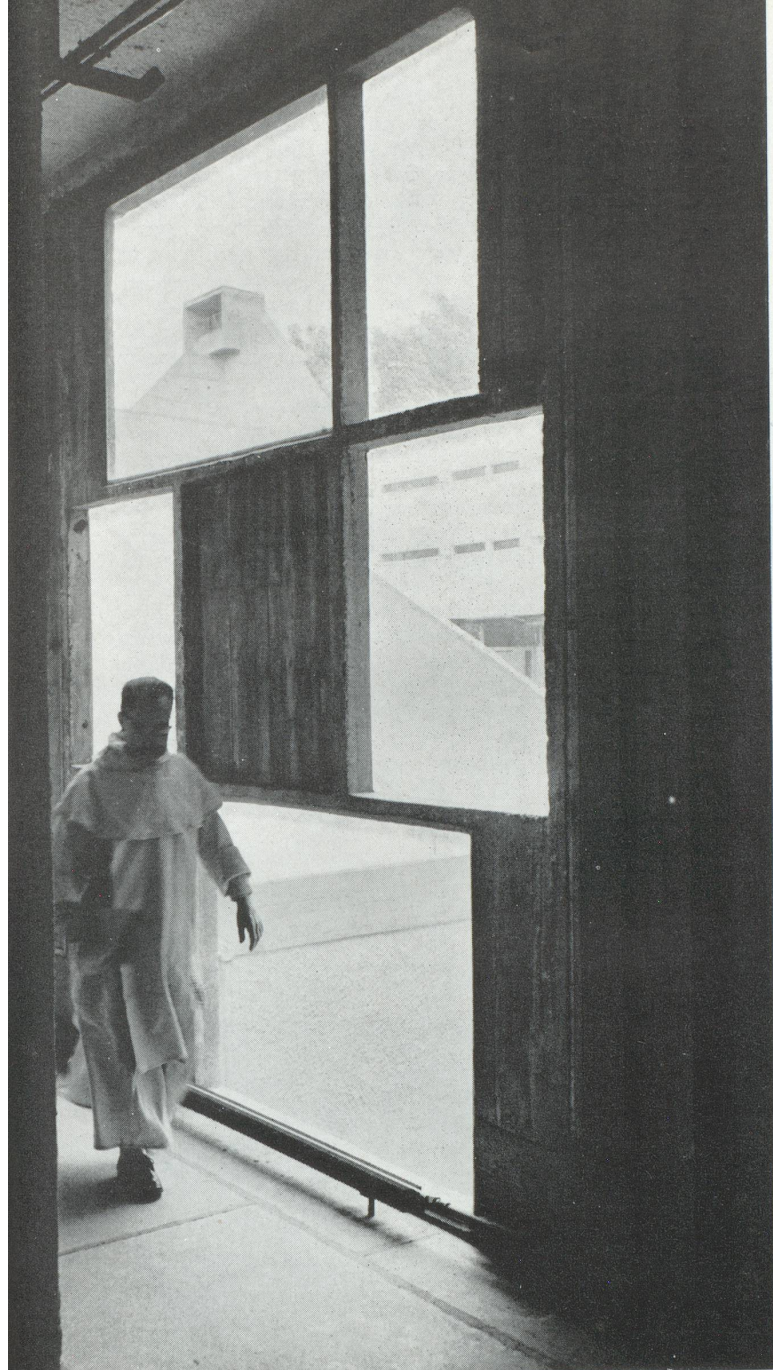
De haut en bas : Dürrenmatt (Photo Henriette Grindat); une scène de Don Juan de Max Frisch; photo tirée du film « Quand nous étions petits enfants », long métrage sur la vie d'un instituteur et de sa classe dans le Jura neuchâtelois, qui a obtenu la Voile d'argent au Festival de Locarno. Son auteur, Henry Brandt a tourné également « les Nomades du Soleil », considéré comme un classique de l'ethnologie filmée, et la partie documentaire des « Seigneurs de la forêt ».



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



Page ci-contre : photo prise à l'intérieur du couvent des Tourettes à Lyon, une maquette du monastère, et une vue de Ronchamp. Deux œuvres parmi les plus célèbres de Le Corbusier. (Photos Jean Mohr)



sentiments que nos schémas de pensée ne sont plus adaptés aux peuples neufs, etc. Ces thèmes inspirent entre autres les œuvres de Max Frisch et de Friedrich Dürrenmatt, et les mettent immédiatement de plein-pied avec le monde.

La Suisse française, elle, ne s'est jamais sentie aussi « dans le coup ». Entre elle et le monde, il y a eu longtemps l'écran de la France dont dépend sa culture et qu'elle a cherché à imiter. La guerre ne nous avait pas coupés de Paris. Nous lisions les œuvres de la Résistance, et dès la fin du conflit, alors que la Suisse allemande se trouvait devant une Allemagne vide, nous recommandions à nous gaver de littérature française, de théâtre français. De jeunes troupes romandes engagèrent alors des combats épiques contre l'hégémonie des galas Karsenty et Herbert, s'acharnant à aménager de petites salles, jouant dans la rue pour trouver un public. Aujourd'hui, la partie semble gagnée, et l'activité théâtrale en Suisse française est le phénomène le plus important de ces dernières années. En même temps, la situation politique découlant de la guerre d'Algérie et surtout l'arrivée, au premier plan de la scène mondiale, de puissances nouvelles, nous a donné

un certain recul pour juger de manière plus objective l'apport de la France, et l'insérer dans la vaste production, picturale, cinématographique, théâtrale et littéraire qui nous parvient des quatre coins de l'horizon. En résumé, pour autant qu'une étude aussi rapide, et forcément sommaire, nous permette de dégager des lignes de force, il nous semble que la Suisse française commence à perdre ses complexes d'infériorité, à prendre conscience de ses forces vives; que la Suisse allemande dispose d'un équipement, non seulement économique, mais artistique, qui lui permet de jouer un rôle important sur le plan culturel. Si bien qu'à l'heure du Marché Commun, notre situation dans ce domaine est bonne (à part le scandale du cinéma suisse toujours absent, malgré les efforts de jeunes réalisateurs). Elle n'a peut-être jamais été meilleure. Il suffirait d'une politique culturelle audacieuse, et disposant des moyens que l'étranger met à la disposition des Ministères des Affaires culturelles — notre cantonalisme dans ce domaine est périmé — pour assurer le rayonnement de nos arts et de nos lettres.

Franck JOTTERAND.



Photo tirée du film : « Ramuz, passage d'un poète ». Réalisation : Alain Tanner. Scénario : Franck Jotterand